

# Un regard de géographe sur le paysage. La problématique des localisations appliquée au territoire perçu à travers ses paysages

Dimitri Belayew

CEFOGEO, Département de Géographie, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur.

Pourtant longtemps considéré par certains comme l'objet premier de la démarche géographique, le paysage, après une longue traversée du désert dans les travaux des géographes, revient aujourd'hui sous un jour nouveau dans le champ de leurs recherches. Cette « revisitation » du paysage n'est pas étrangère à la fois à l'intérêt porté par d'autres disciplines au paysage et, peut-être surtout, au repositionnement épistémologique de la géographie à la fin des années soixante. Le point de vue que nous développons ici s'est forgé au départ d'un intérêt didactique pour le paysage. Confronté, il y a vingt-cinq ans déjà, au désintérêt des élèves du secondaire vis-à-vis du cours de géographie, nous avons émis l'hypothèse que l'approche des territoires principalement centrée sur la cartographie (atlas scolaire), à l'époque, enfermait les élèves dans une vision abstraite de l'espace, étrangère au monde de leurs perceptions quotidiennes. Qui plus est, le point de vue thématique adopté par nombre de programmes scolaires jusque dans les années quatre-vingts cloisonnait la perception de l'espace en chapitres étanches (relief, climat, population, etc.) qui reflétait bien mal l'image globale que le regard nous donne de nos espaces de vie. Nos premiers essais de construction de l'étude d'un territoire fondée sur l'observation de ses paysages révélèrent d'emblée l'intérêt didactique du procédé, mais aussi la carence d'outils de lecture paysagère efficaces. Ce fût le départ d'une quête à la fois didactique et scientifique et surtout de bricolages multiples d'outils « paysagers ». Mais au bout du compte, d'essais en confrontations, de remises en cause en prises de recul, de recadrages épistémologiques en applications hors du champ de l'enseignement, l'outillage s'est perfectionné et a révélé sa pertinence.

## 1. LE PAYSAGE UN MÉDIA DU TERRITOIRE

Pour nous, le paysage est avant tout une image : celle qu'un observateur déambulant à la surface du globe perçoit à un moment donné de son environnement proche. Le paysage c'est l'image d'un « pays ». D'un point de vue étymologique, « paysage » est construit au départ du substantif « pays » auquel on a adjoint le suffixe « age » (Giblin, 1978).

« Pays » vient du latin *pagus* qui désigne un espace que l'homme s'est approprié en le délimitant par la plantation de pieux. On peut donc considérer le « pays » comme un espace occupé par une société, marqué par sa culture et par les rapports que l'homme y entretient avec la nature. Le pays c'est un territoire.

Le suffixe « age » donne le sens d'action comme dans « pavage » : action de paver. Le paysage n'existe que par la volonté de celui qui le perçoit. Il résulte de la prise de conscience par l'homme de son territoire. Il n'est dès lors qu'une image empreinte de subjectivité inhérente aux filtres culturels, affectifs, psychologiques, physiologiques, etc., qui empêchent l'individu de percevoir la réalité telle qu'elle est. Le paysage est un média du territoire, mais il y a autant de médias qu'il y a de spectateurs !

Le suffixe « age » donne également le sens de globalité : « pavage », ensemble des pavés. Le paysage donne une vision globale du territoire, une image riche, mais complexe dont l'écheveau n'est pas simple à démêler. C'est pourtant dans cette vision complexe mais familière que chacun reconnaît le territoire auquel il se sent appartenir : quelque part sur la route de retour des vacances, le paysage nous indique que nous rentrons dans notre « pays ». Les indices relèvent autant de la nature singulière de ce territoire (le haut plateau ardennais avec ses vallées profondément encaissées) que de ses traits culturels auxquels nous sommes peut-être les plus sensibles : la physionomie de l'habitat, l'aménagement de la voirie, les jardins, les monuments, et tous ces éléments qui, des boîtes postales rouges à l'abondance des frateries, indiquent qu'ici c'est chez nous !

## 2. LE PAYSAGE N'EST PAS LE « PAYS »

La géographie contemporaine dispose de plus en plus riches de l'espace terrestre. Du paysage aux visions satellitaires, la gamme est large et diversifiée. L'usage de techniques, chaque jour plus

sophistiquées, repousse sans cesse les limites de la perception de l'espace. Ces progrès engendrent une imagerie permettant d'avoir aujourd'hui une vision globale et quasi exhaustive de la surface du globe voire de ses couches internes, tout ce que le paysage ne montre pas. La tentation est grande de tourner le dos au paysage, cette image partielle, subjective et incomplète de l'espace terrestre. Et pourtant, certains s'accrochent et considèrent le paysage comme un sujet d'étude incontournable. Fort bien, puisque le paysage n'a jamais été aussi prisé qu'aujourd'hui, en dehors du champ de la géographie.

L'intérêt que nous portons au paysage est lié à son caractère d'image familière, celle qu'engendre l'approche spontanée du territoire par monsieur et madame « tout le monde ». Comment parler de paysage lorsque nous survolons un espace à dix mille mètres d'altitude ? Quelle capacité avons-nous à reconnaître de si haut les éléments qui pourtant nous sont tellement familiers d'en bas ? Si l'étude d'un territoire ne peut plus se concevoir aujourd'hui sans le recours à tout l'arsenal médiatique offert par la technologie moderne, le paysage reste selon nous la porte d'entrée et de sortie de toute analyse spatiale adressée au grand public (et parfois au moins grand, qui ne fait pas toujours preuve d'une très grande capacité d'abstraction spatiale). Ne perdons pas de vue que toute intervention dans le territoire se traduit inmanquablement dans sa physiologie paysagère.

Mais ne lâchons pas la proie pour l'ombre ! Ce qui nous préoccupe avant tout c'est le territoire, vu, il est vrai, à travers ses paysages. Il nous semble dès lors fondamental de distinguer clairement l'objet d'étude, le « pays », de son image, le paysage. Et cette image doit être clairement différenciée des autres médias au sein des ressources documentaires disponibles pour appréhender le territoire.

### **3. LE GÉOGRAPHE N'EST SPÉCIALISTE NI DU PAYSAGE, NI DU TERRITOIRE**

La géographie que nous pratiquons ne revendique ni l'exclusivité du paysage ni celle du territoire. Elle applique au territoire découvert à partir de ses paysages un regard spécifique et complémentaire à celui d'autres disciplines. Cette complémentarité révèle toute sa pertinence dans des études interdisciplinaires qui, selon nous, sont les seules aptes à percer les « mystères » du paysage.

La démarche de recherche se focalise sur la compréhension de l'organisation des espaces de vie des sociétés humaines. Elle tente de décrypter le territoire en lui appliquant la problématique des localisations. Elle l'appréhende en lui posant la question « Où ? » :

Quels sont ses éléments constitutifs et comment ces éléments se localisent-ils les uns par rapport aux autres ? Ce questionnement débouche logiquement sur la description de la structure spatiale de ce territoire. À cette phase descriptive succède une phase explicative. Pourquoi l'espace territorial s'organise-t-il de cette manière ? Cette démarche analytique conduit à proposer des hypothèses explicatives des logiques qui structurent le territoire.

Le point de vue adopté est fondamentalement anthropocentré et rompt avec le « naturalisme » qui fit les beaux jours d'une certaine géographie. C'est l'homme qui est au cœur de la production du territoire. Son espace de vie est marqué par sa culture. Autant ses croyances, son système de pensée, sa structure sociale, son système politique, la manière qu'il a d'assurer sa subsistance, les techniques qu'il maîtrise, etc., tout ce qui fait sa culture conditionne l'organisation spatiale de son territoire. Et s'il est indéniable que ce territoire se définit aussi par sa trame naturelle, ce sont plus les rapports que l'homme entretient avec la nature que la nature seule qui façonnent le territoire. Le territoire est conçu comme une interface « culture/nature ». Une interface dont « l'équilibre » est sans cesse remis en question à la fois par des logiques culturelles et des logiques naturelles en perpétuelle mutation.

### **4. DU « LOCAL » AU « PLANÉTAIRE » PAR LE CHANGEMENT D'ÉCHELLE**

L'option paysagère limite le champ d'investigation à un espace de petite dimension, celui qui peut être vu à travers le paysage. Cet espace perçu de façon quasi instantanée dans sa globalité, c'est un lieu. C'est un espace à l'échelle de nos perceptions. Bien qu'exigu, il n'en présente pas moins toutes les caractéristiques d'un territoire. Comme lui, il est une interface culture/nature. C'est un territoire à l'échelle locale, celle à laquelle se déroule notre vie.

Néanmoins, si une part des processus qui engendrent les lieux sont strictement locaux, ils ne sont le plus souvent que la couleur locale de logiques générales qui produisent le territoire et jouent à différentes échelles. Ainsi, l'étude territoriale doit-elle s'articuler à deux niveaux. D'abord elle doit chercher à identifier les logiques culturelles et naturelles « verticales » qui structurent le lieu. Ces relations « internes » sont induites par les éléments spécifiques en présence au sein du lieu. Elles forgent souvent les traits qui donnent au lieu sa singularité apparente. Mais si en première approche ces éléments semblent isolés et propres au lieu considéré, une observation comparative de différents lieux montre que des éléments identiques sont en jeu dans le façonnement d'ensembles de

lieux. Les lieux font partie de réseaux spatiaux qui les structurent en fonction de logiques culturelles et naturelles « horizontales » qui tendent vers une certaine « universalité ». À tout le moins, les processus en jeu dans la production des lieux appartiennent à des aires culturelles et à des aires naturelles étendues. Le lieu est la concrétisation spatiale ponctuelle à la fois des grands courants qui traversent la société et des lames de fond qui animent la nature à d'autres échelles. Les lieux peuvent alors être classés en types fondés à la fois sur leurs morphologies et les fonctions qui les animent. L'établissement de ces typologies est précieuse pour nous qui avons tant démultiplié nos lieux de vie.

En effet, notre vie se déroule dans une « collection » de lieux qui chacun sont spécialisés en fonction des différentes facettes de notre vie (résidence, travail, loisir, etc.). Chaque expérience spatiale ajoute de nouveaux lieux à notre collection. Mais cette vie dans un espace éclaté en de multiples lieux exige une vision cohérente de chaque lieu et des ensembles auxquels ils appartiennent. L'analyse de l'espace, du local au planétaire, par la pratique du changement d'échelle fait de la démarche géographique un outil fondamental de compréhension de nos espaces de vie.

## 5. LE TERRITOIRE : UNE INTERFACE CULTURE/NATURE DYNAMIQUE

Une part notable des éléments qui jalonnent nos territoires n'ont pas de secret pour nous. Ce sont les traductions dans l'espace et partant dans le paysage d'aspects visibles de notre culture. Nous les utilisons d'ailleurs pour identifier notre territoire et sommes capables de les décoder car ils nous parlent de notre vie actuelle. Mais une multitude d'autres signes marquent également de façon singulière notre « pays ». Ceux-là, soit nous ne les voyons pas, soit, si nous y sommes sensibles, nous sommes incapables de leur donner du sens. Ils ont toujours été là : ils font partie des éléments « normaux » qui constituent notre cadre de vie. Cette observation prend sa pleine mesure lorsqu'on interroge les habitants sur l'origine de la trame spatiale de leur territoire : pourquoi l'habitat est-il groupé en village? Pourquoi les rues sont-elles si étroites dans le centre-ville? Pourquoi le paysage est-il ouvert ici, fermé là-bas?, etc. Nous sommes face à des éléments qui ne sont pas de notre « temps », des éléments anachroniques hérités des générations qui nous ont précédés dans le territoire. Chacune, en fonction d'une culture qui lui était propre, a façonné son territoire et nous a légué les inscriptions dans l'espace de sa manière de vivre. Face à ce legs, nous sommes comme l'héritier qui réaménage la maison de son père pour la mettre au goût du jour mais en lui conservant les éléments qui évoquent, pour

lui, la mémoire de son père. Mais, il est bien obligé de conserver également tous ceux qui, s'ils étaient remis en cause, entraîneraient la reconstruction complète de l'édifice.

Certains ont comparé le paysage (le territoire, de notre point de vue) à un palimpseste, ce manuscrit que l'on grattait autrefois pour en récupérer le parchemin une fois que l'on n'avait plus besoin d'en conserver le texte. L'expérience que nous avons acquise du territoire semble indiquer que l'on n'a rien « gratté ». On a transformé, on a agrandi, on a ajouté, on a « réparé », mais on n'a pas remis en cause la trame originelle. Le territoire ressemble à un vieux vêtement qui à chaque génération aurait subi une série d'interventions destinées à l'adapter au nouveau rôle qu'on voulait lui attribuer. Les dernières générations (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) ont été particulièrement interventionnistes si bien qu'il est parfois difficile d'en encore reconnaître la silhouette du vêtement d'origine sous l'amoncellement des pièces qui y ont été apposées. Néanmoins, les choix d'autrefois ont toujours un impact sur les aménagements d'aujourd'hui sauf si l'on décide de « réinitialiser » le territoire. L'exemple de la reconstruction des lieux détruits durant les guerres voire par des catastrophes naturelles montre que le passé a toujours influencé le présent, fût-ce pour des raisons strictement foncières.

À ces mutations « culturelles » s'ajoute l'impact des évolutions de la nature. Là, nous ne sommes pas à la même échelle temporelle puisque nous sommes sur le temps « long » de l'histoire géologique. Si les formes de relief et l'hydrographie qui définissent la morphologie naturelle de nos lieux de vie sont largement héritées des épisodes glaciaires et interglaciaires du Quaternaire, il n'en demeure pas moins vrai que ces formes continuent à évoluer sous nos yeux. La chute d'un rocher ou l'éboulement d'une falaise sont là pour nous le rappeler périodiquement.

Ainsi, la dynamique territoriale est-elle animée par deux moteurs : un moteur « culturel » et un moteur « naturel », chacun tournant à un régime qui lui est propre. La compréhension du territoire passe dès lors par une double lecture rétrospective. Celle que nous avons tendance à privilégier se pratique sur la ligne des temps historiques. Pour donner du sens aux éléments anachroniques qui jalonnent notre présent, nous remontons dans le temps à la recherche du contexte qui les a engendrés. Cette mise en contexte temporelle rend intelligible l'élément qui avait perdu son sens pour nous aujourd'hui. La même démarche devrait être accomplie, lorsque cela se justifie sur la ligne du temps géologique face aux éléments naturels qui nous posent question.

Ce va-et-vient entre présent et passé est, à côté de la pratique du changement d'échelle évoquée plus haut, l'une des démarches qui a fondé les principes de notre analyse du territoire.

On imagine sans peine la quantité d'informations qu'il faut brasser pour alimenter les problématiques territoriales. Des données géologiques aux paléoclimats, de l'évolution des techniques aux mutations des systèmes de pensée, tout a un impact sur le paysage. Le projet paraît démesuré sauf s'il est pris à bras-le-corps par des équipes interdisciplinaires. Le géographe y occupera un poste clé lui qui, par sa capacité à faire le pont entre les sciences naturelles et les sciences

humaines, est ce généraliste capable de faire une synthèse pertinente d'un diagnostic territorial. Ce n'est qu'à ce prix que le paysage fera sens !

#### **Bibliographie**

Giblin B. (1978). Le paysage, le terrain et les géographes, *Hérodote* 9, 1<sup>er</sup> trimestre, p. 80.